



Autre article

2011

Accepted version

Open Access

This is an author manuscript post-peer-reviewing (accepted version) of the original publication. The layout of the published version may differ .

---

## Quand la Suisse exhibait des "sauvages" à Genève

---

Gauthier, Lionel

### How to cite

GAUTHIER, Lionel. Quand la Suisse exhibait des 'sauvages' à Genève. In: Le Temps, 2011, n° 4162, p. 14.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:22894>

## Quand la Suisse exhibait des «sauvages» à Genève

Le Temps, n° 4162, p. 14, 25/11/2011

**Lionel Gauthier**

Les «zoos humains», véritables exhibitions d'indigènes, faisaient fureur dans les expositions nationales du XIXe et du début du XXe siècle. Une exposition retrace l'histoire d'un phénomène représentatif des mentalités coloniales, qui semble avoir survécu à travers le tourisme ethnique. Par Lionel Gauthier

Le 29 novembre prochain, le Musée du Quai Branly à Paris inaugurera une exposition, à visiter jusqu'au 3 juin 2012, intitulée Exhibitions. L'invention du sauvage.

Cette exposition sera consacrée aux exhibitions ethniques qui fleurissaient en Europe et en Amérique du Nord durant la période coloniale. En effet, entre 1850 et 1950 environ, des milliers de femmes, d'hommes et d'enfants provenant de pays dits exotiques ont été montrés dans des cabarets, des foires, des expositions universelles, etc. L'intérêt n'était pas d'exhiber leur talent, mais bien leurs origines, leurs mœurs, et leurs caractéristiques physiques.

Ces exhibitions ethniques ne sont pas un détail de l'histoire, car elles constituaient un phénomène de masse. Des millions d'Occidentaux y ont en effet assisté afin de voir pour la première fois des représentants de populations dites exotiques.

Ce phénomène commence à sortir de l'oubli depuis une dizaine d'années en France, grâce notamment aux travaux du groupe de recherche Achac (Association pour la connaissance de l'Afrique contemporaine), chargé de l'exposition au Quai Branly. Le grand public a également pu prendre conscience de ce phénomène grâce au film d'Abdellatif Kechiche, *La Vénus noire*, sorti l'an dernier. Il raconte l'histoire de Saartjie Baartman, cette femme khoïkhoï, enlevée en 1810 dans l'actuelle Afrique du Sud pour être exhibée à Londres puis à Paris en raison de sa stéatopygie (hypertrophie des hanches et des fesses). Elle est morte en 1815, et son corps sera disséqué, puis exposé au Musée de l'Homme à Paris jusqu'en 1974. Il faudra attendre 2002 et l'intervention de Nelson Mandela pour que sa dépouille soit rapatriée en Afrique du Sud et puisse recevoir une sépulture décente.

Lors de grands événements, comme les expositions universelles par exemple, ces exhibitions ethniques prenaient la forme de «zoos humains», c'est-à-dire de villages typiques reconstitués que l'on peuplait de figurants «exotiques». Ces figurants habitaient le village le temps de l'événement sous le regard des visiteurs, qui avaient ainsi l'impression de découvrir la vie de ces peuples lointains comme s'ils y étaient. A l'Exposition universelle de Paris en 1889, par exemple, on pouvait visiter le village arabe, le village canaque, le village javanais, le village sénégalais et le village Gabon-Congo.

Si le terme «zoo humain» a connu un grand succès depuis une dizaine d'années, notamment parce qu'il met en évidence la violence qui présidait à ce type de spectacles, il ne fait pas l'unanimité chez les historiens. Certains lui reprochent notamment l'amalgame qu'il suscite entre les figurants et les animaux d'un zoo. Le terme «zoo humain» invite en effet à imaginer la capture des figurants, leur transport contre leur gré, et leur exhibition dans des cages. Or, si les figurants étaient souvent maltraités, ils étaient généralement volontaires et rémunérés.

Ce genre d'attractions était très en vogue au XIXe et au début du XXe siècle dans tout le monde colonial, mais également en Suisse. Dans son ouvrage *La Suisse coloniale* (Ed. Peter Lang, 2011), l'historien Patrick Minder a recensé sept «villages noirs» en Suisse romande pour la période 1880-

1939. Alors que le premier fut construit à Genève en 1896 à l'occasion de l'Exposition nationale suisse, le plus récent, qui se tint à Lausanne, puis à Fribourg, La Chaux-de-Fonds et Zurich, date de 1930.

On peut avoir une idée de ce à quoi pouvaient ressembler ces villages en prenant l'exemple de celui de 1896 à Genève. Il était situé approximativement à la hauteur de l'actuelle rue du Village-Suisse, sur un terrain d'environ 3200 m<sup>2</sup>, constitué de baraques en pisé et d'une mosquée et fut habité par environ 200 personnes venues d'Afrique de l'Ouest entre mai et octobre.

Retracer l'histoire des zoos humains n'est pas un acte anodin. Cela permet d'abord de prendre conscience du racisme de la société coloniale. C'est parce que l'on croyait communément à l'existence des races et qu'on considérait la blanche supérieure qu'étaient rendus acceptables, voire légitimes, ce genre de spectacles. Ainsi, les zoos humains ne rencontraient que peu d'oppositions. Dans son ouvrage, Patrick Minder montre par exemple que, si quelques voix se sont élevées pour dénoncer la façon dont certains visiteurs traitaient les figurants du village de 1896, personne ne remettait en cause le bien-fondé de ce village. Il faut dire que les zoos humains bénéficiaient souvent de l'appui de scientifiques éminents, qui les considéraient comme des objets d'étude et des outils pédagogiques. Toujours à Genève en 1896, le professeur Emile Yung donna une conférence sur les «caractéristiques anthropologiques de la race nigritique» en prenant pour exemples une quinzaine de figurants du village noir.

L'histoire des zoos humains permet ensuite de se rendre compte que l'histoire du monde colonial est bien souvent occultée, pour ne pas dire falsifiée. Le scandale qui a éclaté en France en mars 2011 à propos des festivités prévues dans le cadre de [l'Année des outre-mer](#) en est un exemple frappant. Les organisateurs et le Ministère de l'outre-mer avaient en effet prévu de regrouper des populations des DOM-TOM au Jardin d'acclimatation à Paris, alors que ce lieu accueillit de nombreux zoos humains entre 1877 et 1931. Il aura fallu l'intervention médiatique d'un collectif d'intellectuels pour que le passé du lieu ne soit pas simplement occulté. En Suisse, le problème est différent. Le pays n'ayant pas eu d'empire, il pourrait sembler peu pertinent de parler d'histoire coloniale. Pourtant, de nombreux Suisses (explorateurs, missionnaires, colons, etc.) ou institutions suisses (banques, entreprises, sociétés, etc.) ont participé à l'entreprise coloniale. Par ailleurs, comme le démontre Patrick Minder, les Suisses partageaient la culture coloniale de leurs voisins, une culture qui rendait par exemple possibles les exhibitions ethniques et les zoos humains.

Enfin, retracer l'histoire des zoos humains permet de réfléchir à l'héritage de ces exhibitions ethniques. Qu'en reste-t-il aujourd'hui? Ce genre de spectacle est-il toujours possible? Si les zoos humains tels qu'ils existaient durant la période coloniale ont disparu, que penser des tours organisés dans les villages massais, par exemple? Sans condamner ce type de tourisme, il faut bien reconnaître que la curiosité des touristes pour le mode de vie prétendument primitif des Massais, leur regard généralement condescendant et la mise en scène qu'implique leur venue, font écho aux exhibitions ethniques de la période coloniale. Ce type de tourisme n'existe d'ailleurs que dans les pays dits exotiques. Lorsqu'on visite un village valaisan ou provençal, personne ne s'étonne de voir un autochtone sortir son téléphone portable. Quand en sera-t-il de même dans les villages massais?